

LES INFIRMIÈRES  
DE NOTRE-DAME

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pion, Marylène, 1973-

Les infirmières de Notre-Dame

Sommaire: t. 1. Flavie.

ISBN 978-2-89585-264-3 (v. 1)

I. Titre. II. Titre: Flavie.

PS8631.I62I53 2013 C843'.6 C2012-942617-2

PS9631.I62I53 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE

[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez les activités de Marylène Pion  
et des Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARYLÈNE PION

LES INFIRMIÈRES  
DE NOTRE-DAME

+

Flavie



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À ma Rosalie.*

Tous les tiroirs de la commode étaient ouverts, laissant dépasser les quelques vêtements qui resteraient là, n'étant pas nécessaires pour le voyage. La vieille malle de sa mère reposait sur le plancher de sa chambre et Flavie en inspectait minutieusement le contenu. Elle tenait à la main la liste des effets à apporter. La jeune femme repassait chacun des articles en se demandant une fois de plus si c'était une bonne chose qu'elle quitte sa famille. Les réticences de sa mère auraient peut-être raison de sa décision de partir pour Montréal. Flavie avait longtemps réfléchi avant d'envoyer sa candidature à l'école d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame.

Elle avait terminé sa dixième année et elle hésitait à présent quant à son avenir. En 1936, peu d'occasions s'offraient à une jeune femme dans la vingtaine. Celle-ci pouvait devenir domestique, enseignante ou infirmière – depuis quelques années, le programme en soins infirmiers était ouvert aux jeunes femmes désireuses de faire carrière dans une profession longtemps réservée aux religieuses – ; à la campagne, à part le mariage, il n'y avait pratiquement aucune autre possibilité. Il ne restait plus, à toutes celles que ces options n'intéressaient pas, qu'à se faire embaucher dans une des usines de Montréal. Mais ce dur travail n'était pas tentant, d'autant plus que l'industrie se relevait tranquillement de la crise économique des années précédentes.

Flavie aurait pu s'inscrire à l'École normale et devenir institutrice, mais cette perspective ne l'enchantait pas vraiment. Depuis qu'elle était toute petite, elle rêvait de devenir infirmière. En envoyant sa demande à l'École de soins infirmiers de l'hôpital Notre-Dame, elle avait espéré sans trop y croire que sa candidature serait retenue parmi toutes celles reçues. Elle avait

toujours obtenu de bons résultats scolaires et ne craignait pas les longues heures d'étude, mais si elle était acceptée dans un programme comme celui qu'offrait l'hôpital Notre-Dame, cela dépasserait ses espérances. Sa grand-mère avait insisté en lui disant qu'elle devait aller au bout de ses ambitions, qu'elle en avait la capacité.

Flavie avait toujours craint de se lancer dans une nouvelle aventure. Mais, une fois la barrière de la peur franchie, elle regrettait rarement de s'être jetée à l'eau. Tout ce dont elle avait eu besoin, c'est d'un peu d'encouragement de la part de sa famille pour faire le grand saut. Sa mère n'était pas d'accord avec sa décision, mais elle s'y ferait. Elle n'aurait pas le choix parce qu'une fois décidée, Flavie revenait rarement en arrière.

La jeune femme déposa sa liste et s'assit sur le lit en poussant un soupir. Ces derniers jours, l'appréhension de quitter la maison lui tenaillait le ventre et l'empêchait de penser clairement. Sa mère avait remis en question plusieurs fois sa décision de s'installer à Montréal. «Es-tu certaine, Flavie, de ta décision? C'est difficile le métier d'infirmière; tu serais bien mieux de penser à trouver autre chose. Ça m'inquiète de te voir partir pour Montréal. J'aimerais vraiment mieux que tu restes ici.» Derrière ces mots, Flavie percevait l'inquiétude de sa mère de s'ennuyer d'elle et son souhait de couvrir encore un peu sa dernière-née.

Chassant de son esprit les paroles de sa mère, elle repassa chacun des items de sa liste en rayant ceux-ci avec sa plume à mesure que le vêtement ou l'accessoire trouvait refuge au fond de la malle. Soudain, Flavie s'interrompt, la plume dans les airs. «Ah non! Qu'est-ce que j'ai fait de mes trois robes?» pensa-t-elle en catastrophe avant de retourner tous les vêtements sur le lit. «C'est vrai, grand-mère a dû les raccourcir parce qu'elles étaient beaucoup trop longues», se rassura-t-elle en continuant la révision de sa liste. «Bon, passons les robes, nous y reviendrons plus tard. Voilà les tabliers blancs, les jupons de coton, les chemises de nuit, dont celle-là que j'aime

beaucoup», songea-t-elle en déposant ses effets dans la valise. Elle y joignit le reste : ses bas de soie, ses camisoles, ses sous-vêtements, deux corsets, des pantoufles tricotées par sa grand-mère ainsi que quelques vêtements de tous les jours pour quand elle aurait un congé. «Il ne me manque que la coiffé. Mais je dois faire mes quatre mois de probation avant de la recevoir», se dit-elle en se regardant quelques secondes dans le miroir accroché au-dessus de la commode.

Elle replaçait une mèche de cheveux derrière son oreille quand on frappa à la porte. Delvina Lemire entra. Après avoir placé les trois robes pliées sur le dessus de la malle, elle s'assit sur le lit face à sa petite-fille.

— Voilà, tout est prêt. Tes robes sont empesées et ton bord de jupe arrive à 14 pouces du sol comme il se doit. Je ne pensais pas que les exigences de la tenue vestimentaire étaient aussi strictes. Il ne te manque rien ?

— Non. J'ai bien relu ma liste et tout est complet. Il ne me reste qu'à cirer mes chaussures.

Delvina toussa pour attirer l'attention de la jeune femme, perdue dans ses pensées.

— Je sais que tu es inquiète, Flavie. Ça fait plusieurs nuits que je t'entends faire les cent pas dans ta chambre. Tu as beaucoup de chance d'avoir été reçue comme étudiante. Ne t'en fais pas, les Sœurs grises prendront soin de toi et tu auras un métier quand tu termineras tes études.

— Je le sais, grand-mère. J'ai vraiment envie de devenir infirmière, mais tout ça me fait un peu peur. Je suis bien ici avec maman, Antoine et vous.

— Ne te tracasse pas trop pour ta mère, elle se remettra de ton départ. Ce n'est pas comme si tu t'en allais à l'autre bout du monde. Je l'ai bien laissée partir pour Montréal, moi, quand elle a décidé de s'y installer avec ton père.

Bernadette frappa à la porte et pénétra dans la pièce. En voyant sa mère en grande conversation avec sa fille, elle recula d'un pas. Delvina l'invita à entrer. Puis, elle embrassa Flavie sur le front et laissa la mère et la fille seules. Se tordant les mains, Bernadette resta silencieuse. Au cours des derniers jours, elle avait réalisé qu'elle n'avait pas félicité Flavie pour son admission à l'école d'infirmières de l'hôpital Notre-Dame. C'est elle qui, au printemps, était allée chercher la lettre au bureau de poste. Elle s'était retenue d'ouvrir l'enveloppe en reconnaissant dans le coin gauche les armoiries de l'hôpital Notre-Dame, composées des lettres H, N et D entrelacées au centre. Bernadette avait alors éprouvé des sentiments contradictoires. Elle était fière de Flavie et était convaincue que sa fille avait tout le potentiel pour réussir. Mais Bernadette savait aussi qu'inévitablement la jeune femme s'éloignerait d'elle pour vivre sa vie, et cette idée l'attristait. Ses enfants vieillissaient et elle devait les laisser voler de leurs propres ailes. Elle ne savait pas comment dire à Flavie qu'elle acceptait son départ et qu'elle lui faisait confiance. Bernadette se souvenait de la mine réjouie de celle-ci quand elle avait lu la missive lui annonçant que sa candidature avait été retenue. L'été était passé sans qu'elle s'en rende compte et, le lendemain, sa fille quitterait la maison familiale pour s'installer à Montréal, dans le pavillon adjacent à l'hôpital qui hébergeait les élèves infirmières.

Flavie posa sa main sur celle de sa mère et lui dit d'un ton réconfortant :

— Si je me rends compte que j'ai fait le mauvais choix, je reviendrai, c'est certain.

— Tout se passera bien, ma grande. Je suis très fière de toi et tu as tout ce qu'il faut pour réussir.

Ces paroles eurent l'effet d'un baume sur le cœur de Flavie. Sa mère ne lui en voulait pas de partir pour Montréal, contrairement à ce qu'elle croyait.



— Merci de m’encourager comme ça. Je vous écrirai le plus souvent possible, c’est promis. Et il faudra tout me raconter sur ce qui se passera ici. Vous me manquerez.

— Tu vas même pouvoir nous appeler avec le téléphone. Comme tu seras loin de nous, Antoine m’a persuadée de faire entrer cet appareil dans la maison. Je t’écrirai quand même... Les paroles s’envolent, mais les écrits restent! Évidemment, s’il te manque quoi que ce soit, fais-le-nous savoir. Ou encore, tu peux demander à ton oncle Victor; il se fera un plaisir de te procurer ce qu’il te faut.

— C’est promis! Je le ferai.

Flavie pensa à son parrain, un ami de la famille qu’elle avait toujours appelé «oncle Victor». C’est un peu grâce à lui qu’elle avait pu postuler pour devenir infirmière. Elle lui avait déjà fait part de son rêve de s’occuper des malades. Il avait entendu parler de l’école d’infirmières de l’hôpital Notre-Dame et il avait écrit à Bernadette, suggérant que Flavie fasse parvenir sa candidature. Le programme de soins infirmiers offert dans cet hôpital moderne – construit depuis une dizaine d’années – était un des meilleurs qui soient. Les infirmières diplômées n’avaient aucun mal à se trouver du travail, que ce soit à l’hôpital, comme hygiéniste pour la ville ou encore dans un dispensaire dans les nouvelles colonies que le gouvernement venait de fonder en région. Bien que la population ressentît encore les contrecoups de la crise économique, le besoin en personnel médical demeurait omniprésent. Contrairement à bien des secteurs de l’économie, le métier d’infirmière n’avait pas été touché par la crise de 1929. Il y aurait toujours des gens dans le besoin, et Flavie voulait s’occuper des malades. Partir seule pour la ville lui faisait un peu peur, mais savoir son parrain tout près la rassurait.

Bernadette avait écrit à Victor, lui demandant de veiller sur sa fille quand elle serait à Montréal. Elle-même avait habité la grande ville pendant plusieurs années et elle savait que la vie là-bas était bien différente de celle de la campagne. La crise de 1929 n’avait pas aidé à améliorer le sort des travailleurs. Elle

était fière de savoir que Flavie apprendrait un métier et qu'elle pourrait subvenir à ses besoins.

— Si j'avais eu ta chance et que j'avais eu un métier, je n'aurais probablement pas travaillé dans une usine à petit salaire après la mort de ton père. Nous aurions pu rester à Montréal et grand-mère aurait pu nous rejoindre.

Flavie savait à quel point Bernadette avait trouvé difficile de devoir quitter Montréal pour revenir habiter à La Prairie chez sa mère. Flavie n'avait aucun souvenir de son père : Edmond Prévost s'était enrôlé dans l'armée quelque temps après sa naissance et il était mort à la bataille de Vimy en 1917. Bernadette s'était retrouvée veuve à vingt-cinq ans avec deux enfants en bas âge à sa charge. Elle avait peiné durant quelques mois dans une usine qui fabriquait des gants, mais elle avait dû se rendre à l'évidence : elle ne réussirait pas à élever ses enfants avec son maigre salaire. Delvina, sa mère, l'avait convaincue de revenir à la maison. Bernadette avait quitté la grande ville pour retourner dans son village natal.

Flavie n'avait jamais souffert de l'absence de son père. Sa mère et sa grand-mère avaient fait en sorte que son frère et elle ne manquent de rien. Elle s'était quelquefois interrogée, non à cause de l'absence de figure masculine, mais uniquement par curiosité, sur ce qu'aurait été sa vie avec un père à ses côtés. Antoine, son frère, lui avait déjà confié qu'il se souvenait un peu d'Edmond et qu'il aurait aimé le connaître davantage. Flavie savait par contre que sa mère avait mis plusieurs années à se remettre du départ inopiné de son mari.

Assises côte à côte sur le bord du lit, la mère et la fille réfléchissaient chacune de leur côté. Flavie pensait à ce père qu'elle n'avait pas connu ; Bernadette, elle, espérait que tout se passerait bien pour sa fille à Montréal. Cette dernière se leva, embrassa sa fille et la laissa seule pour terminer de préparer ses bagages. Flavie retint les larmes qui lui piquaient les yeux depuis le matin. Le lendemain, à la même heure, elle serait à Montréal.